

Histoire des amants célèbres
dans l'antiquité / par
Alphonse et Adèle Esquiros

Esquiros, Alphonse (1812-1876). Auteur du texte. Histoire des amants célèbres dans l'antiquité / par Alphonse et Adèle Esquiros. 1849.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUEZ ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment possible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

— Je vous le ferai connaître un autre jour, milady ; mais pour l'instant, je vous quitte, car je suis attendu... »

L'aiguille de la pendule allait indiquer minuit.

V.

Les soirées du *Club des Exaltés* étaient de plus en plus suivies. Le docteur mystérieux avait annoncé qu'il raconterait les amours d'Orphée et d'Eurydice.

— Voilà une bien vieille histoire, s'écria une blonde très-pâle, qui avait dans les yeux des langueurs amoureuses.

— Vieille histoire, j'en conviens, reprit le docteur en faisant crier sa tabatière d'or. Mais les choses les plus anciennes sont quelquefois les plus nouvelles, quand on les savait sans les savoir. Vos historiens ont tout défiguré.

Je commence :

« Orphée était, comme vous le savez toutes, mesdames, un très-habile joueur de lyre : les arbres et les rochers quittaient leur place, les fleuves suspendaient leur cours et les bêtes féroces s'attroupaient autour de lui, émerveillés de l'entendre. Il faut croire que les rochers et les arbres ont le cœur plus dur maintenant que dans ce temps-là ; car on ne les voit plus guère s'émouvoir pour des chansons. On le disait fils d'Apollon et de la muse Calliope. Les anciens voulaient montrer, au moyen de cette origine fabuleuse, que le don de la lyre et celui des vers sont véritablement l'ouvrage des dieux, qui nous les transmettent par la naissance.

Orphée avait ouvert les yeux sous le ciel de Thrace ; — ciel inclément, nature sauvage. Les habitants de cette contrée, race dure et née pour la guerre, se montraient sans doute plus insensibles au talent d'Orphée que les chênes des forêts impénétrables. Nul n'est poète dans son pays. Orphée, las du caractère de ses compatriotes et de la férocité de cette nature sans agréments, alla s'établir dans la Thessalie, où les mœurs étaient douces comme le ciel ; le fleuve Pénée répandait sur son chemin la verdure et la fécondité. C'est là qu'Orphée rencontra Eurydice.

C'était une beauté tendre et mélancolique. Je ne puis mieux la comparer qu'à vous, miss Jenny ; elle avait vos yeux, votre sourire triste et le son affligé de votre voix. Je pense toujours à elle en vous regardant. Écoutez-moi donc avec intérêt ; car son histoire pourrait bien être la vôtre.

Orphée s'était acquis en Grèce une réputation qui s'accrût bientôt par les récits fabuleux qu'on mêlait à l'éloge de ses talents. Mais les Grecs n'étaient point alors ce qu'ils devinrent par la suite ; c'étaient de vrais barbares par la coutume qu'ils avaient d'enfermer leurs femmes, par l'éducation plutôt féroce que guerrière qu'ils imposaient à leurs enfants, et par la préférence qu'ils donnaient aux forces du corps sur les vertus de l'âme. L'Égypte rayonnait au contraire sur le monde. Ces grands centres de civilisation attirent, dans tous les siècles, les intelligences d'élite. On allait à Thèbes ou à Memphis, comme on vient maintenant à Paris.

Les Égyptiens passaient surtout pour des maîtres en morale et en connaissance de la nature ; Orphée conçut le dessein d'aller puiser chez eux la science qui lui manquait. Il se dit que la poésie sans une doctrine religieuse pouvait bien attendrir les ours et les crocodiles ; mais qu'elle ne saurait éclairer les

hommes. Les talents supérieurs se grandissent encore par l'élevation des idées et par les sentiments qu'ils tirent du mystère mieux conçu de la divinité.

Orphée n'avait qu'un regret, c'était de quitter son Eurydice. Cette femme, encore moins célèbre par sa beauté que par son amour, se montra plongée à cette nouvelle dans une tristesse inconsolable. En vain, pour adoucir une peine si amère, Orphée lui représenta-t-il les difficultés d'un pareil voyage et les agréments de la contrée où il la laissait. Ces lieux, si attrayants par eux-mêmes, excitaient en elle des émotions tout opposées. Il y avait quelque temps qu'Aristée était venu s'établir dans cette contrée heureuse. Il se disait fils d'Apollon et de la nymphe Cyrène. A peine fut-il arrivé en Thessalie, qu'il jeta les yeux sur Eurydice. Il fit auprès d'elle des poursuites, que, par délicatesse, elle jugea à propos de cacher à son mari. Les mœurs étaient encore si grossières et si brutales, que le rapt semblait, comme chez les sauvages, une forme tout ordinaire de la galanterie. Un jour qu'Eurydice se promenait au bord du fleuve Pénée, elle rencontra tout éperdu Aristée, qui courait sur elle. La pauvre Eurydice s'enfuit et se cacha dans les hautes herbes, où il fut impossible à son ravisseur de la découvrir. Cette aventure lui ouvrit les yeux sur les dangers qu'elle courait, en l'absence de son mari, dans cette contrée perfide. Ne pouvant détourner Orphée du dessein qu'il avait conçu de voir l'Égypte, elle lui déclara qu'elle le suivrait partout où il irait.

Nos deux amants s'embarquèrent donc ensemble ; après tous les travaux et tous les dangers d'un long voyage, ils arrivèrent à Canope dans le Delta, et par le canal héracléotique, jusqu'à un port de Memphis. Comme le soleil était couché depuis longtemps, ils résolurent de passer cette première nuit hors de la ville.

Ils marchèrent côte à côte, par un chemin à peine frayé, où de grandes herbes embarrassaient leurs pas. Eurydice se plaignit subitement à Orphée d'un malaise indéfinissable. A peine furent-ils entrés dans une hôtellerie, qu'elle se montra saisie d'un profond assoupissement et refusa toute nourriture. Elle s'en-dormit en effet: jamais statue de marbre ne fut plus blanche, ni plus touchante dans son évanouissement éternel. Au bout d'une demi-heure, dans le silence de la nuit, Orphée entendit une respiration violente et forcée qui le fit courir à elle. Le visage d'Eurydice était livide; son sein suffoqué se soulevait péniblement. Alarmé, il l'appela :

— Eurydice, réveille-toi! Tu souffres, reviens, c'est moi, c'est Orphée qui te parle.

Vains efforts; il ne put réussir à secouer le sommeil qui enveloppait les membres délicats de son Eurydice. L'hôte, éveillé par ces cris mêlés de sanglots, arrive. Il considère quelques instants, en silence, la femme qui ne donnait plus aucun signe de vie.

— Étranger, dit-il, je tremble de découvrir la cause du triste état où languit votre compagne adorée, et d'ajouter ainsi à votre désespoir; mais l'expérience que j'ai du climat de l'Égypte, me fait craindre quelque malheur sans remède.

En disant ces mots, il écarta le voile qui couvrait le corps d'Eurydice, et montra au pied droit une piqûre légère et presque imperceptible.

— Voilà, dit-il la trace d'une morsure; votre femme aura marché sur quelque bête venimeuse.

Orphée tomba dès-lors dans un horrible accablement; car à l'air de son hôte et aux réponses qui lui furent faites, il jugea que la blessure d'Eurydice était mortelle.

Vous peindre le désespoir de cet amant malheureux, passerait les forces du langage humain. Il accusa les dieux, son funeste destin et l'impitoyable terre d'Égypte. Orphée demeura ainsi plusieurs jours sans connaissance, ne distinguant pas la lumière des ténèbres, et couvrant toute la nature du voile de sa douleur lugubre. D'autres fois, il cherchait à tromper son amour malade par la triste mélodie de ses vers; assis mélancolique et seul au bord du Nil : C'est toi, Eurydice! qu'il appelait au lever du jour : c'est encore toi! qu'il chantait au tomber de la nuit.

Eurydice fut portée dans le tombeau des étrangers sans cérémonie funèbre. On ne pratiqua sur elle aucune des incisions que l'art des embaumeurs infligeait aux naturels du pays. Ce tombeau des étrangers était hors des murs de Memphis, du côté des pyramides, dans le même lieu que la sépulture commune des habitants de l'Égypte. Là dormaient ces morts, qui durent encore à cette heure, et qui, par la puissance des embaumements, ont usé leur tombeau même. C'étaient des catacombes immenses; on y descendait les étrangers par une ouverture particulière. A l'entrée de ces souterrains était le lac Acherusia, sur le bord duquel on jugeait les Égyptiens morts, comme on jugeait les rois au Labyrinthe. Mais on ne s'informait pas des actions des étrangers; on les inhumait simplement, sans se soucier de donner à leur froide dépouille cette couleur d'immortalité qu'on retrouve sur toutes les momies.

Possédé de sa douleur, Orphée ne recherchait sous le ciel d'Égypte que les objets capables de l'entretenir dans le sentiment de sa perte. Il avait ouï parler de ces catacombes fameuses où un peuple de momies semblait attendre le retour de la lumière. Une tradition populaire voulait que les âmes des morts se

promenassent dans tout l'espace souterrain qui s'étendait entre les catacombes et les pyramides. On ajoutait que des vivants assez courageux pour entrer dans ces pyramides par une des ouvertures, y avaient entendu les voix et les chants des ombres heureuses. Cette opinion flatta beaucoup la douleur d'Orphée. Les poëtes et les infortunés sont aisément crédules. Son imagination s'enflamma à l'espoir de rejoindre Eurydice dans ces demeures ténébreuses. Comme tous les amants qui n'ont aimé qu'une fois, il portait l'idée de sa persévérance au-delà même de la vie. Orphée s'abandonnant à cette illusion et comptant sur un sentiment semblable dans le cœur de son Eurydice, espéra la rencontrer au fond de ces tombeaux ou de l'attirer à lui par le son de sa voix et de sa lyre. Prétention fort excusable, à coup sûr, dans un homme qui savait se faire reconnaître des tigres eux-mêmes et les attendrir avec ses chants !

Les sages qu'il consulta le confirmèrent dans cette pensée. L'amertume de son amour éternel ne pouvait d'ailleurs s'adoucir que par la vue de ces lieux lamentables. Comme tous les malheureux, il avait besoin de s'enivrer de sa douleur. Orphée prit donc une lampe avec sa lyre qu'il laissait depuis longtemps oisive, et s'achemina vers le noir séjour des ombres. Ayant erré autour de ces pyramides, ouvrage des rois frustrés dans leur ambition posthume, il considéra moins le faste et la magnificence extérieure de ces tombeaux, que l'idée de la mort, avec laquelle ces immenses constructions familiarisaient ses yeux avides. Il attendit que le soleil fut évanoui de l'horizon. Alors il entra seul dans les effroyables détours de ce labyrinthe inconnu. Le silence nocturne de ces lieux profonds, loin de glacer ses forces, ne fit que l'encourager dans sa résolution suprême. Trois fois, il osa faire retentir du nom d'Eurydice

les longs et taciturnes échos de ces voûtes. Après des efforts et des tâtonnements infinis, il découvrit l'embouchure d'un puits.

Accoudé sur le rebord en pierre, il considéra quelque temps l'horreur de ce gouffre plein de ténèbres; mais le désir de revoir Eurydice l'emportant en lui sur la révolte de la nature, il descendit. Une échelle fixée au mur conduisait dans les entrailles de la terre. Ce puits était une image de la science, dans laquelle l'esprit de l'homme descend, descend toujours, sans jamais voir distinctement ce qui est au fond.

Orphée, pas plus que tout autre mortel, n'atteignit le terme de cette spirale ténébreuse. — Mais, après avoir descendu environ une soixantaine d'échelons, il trouva une fenêtre : c'était l'entrée d'un chemin creusé dans la roche vive, qui descendait, en tournoyant, la longueur de cent vingt-quatre pieds. Ce chemin conduisait à une porte grillée, dont les deux battants d'airain s'ouvraient au moindre effort qu'on faisait pour les pousser, et sans donner le moindre bruit. Mais, en retombant d'eux-mêmes pour se joindre, ils rendaient par un artifice imposant, un son très-fort, qui semblait se porter successivement de voûte en voûte, et se perdre au loin dans le fond d'un vaste édifice. Vis-à-vis de cette porte, qui était du côté du nord, il y en avait une autre du côté du midi. Elle était fermée d'une grille de fer dormante, dont chaque barreau avait la grosseur du bras. A travers ces barreaux, Orphée aperçut une allée à perte de vue, bordée à gauche et du côté de l'Orient, d'une longue suite d'arcades, d'où sortaient de grandes lueurs de lampes et de torches. Prêtant l'oreille, il entendit dans la profondeur de ces arcades des voix d'hommes et de femmes, qui formaient une musique très-harmonieuse. Mais de plus, il crut reconnaître parmi ces voix douces et virginales celle de son Eurydice.

Quand vous saurez le but de ce voyage souterrain, vous admirerez avec moi la haute sagesse des prêtres d'Égypte, qui avaient concerté entre eux d'attirer Orphée à la science par l'amour qu'il avait pour sa femme.

Si enveloppée de deuil que fût l'âme d'Orphée, il ne put se défendre d'admirer la grandeur de ces ouvrages souterrains, inconnus à la plupart des Égyptiens même, et dans lesquels respirait vraiment le génie de cette nation extraordinaire. Mais il fut bientôt tiré de cette contemplation muette par le souvenir de sa douleur qui l'amenaît dans ce séjour formidable. Il regarda tout autour de lui comme pour se reconnaître. Le silence remplissait l'immensité de ces lieux voilés à la lumière du jour. Un chemin de six pieds de large, très-uni, tiré en droite ligne et voûté en plein-cintre conduisait aux enfoncements des arcades. Orphée vit alors ces paroles écrites en caractères noirs sur une page de marbre blanc : « Quiconque fera cette route seul, et sans regarder derrière lui sera purifié par le feu, par l'eau et par l'air; et s'il peut vaincre la frayeur de la mort, il sortira du sein de la terre, il reverra la lumière, et il aura droit de préparer son âme à la révélation des mystères de la grande déesse Isis. »

La lecture de cette inscription mélancolique, loin de porter dans l'âme d'Orphée, comme dans celle des autres hommes, une impression de tristesse et d'effroi, ne fit que réveiller la flamme de ses sombres désirs. Il se vit à la porte de l'Initiation, qui avait été l'objet de son voyage. On croyait dans le peuple que les Aspirants admis aux épreuves descendaient vivants aux enfers, et qu'il leur en fallait revenir par des travaux effroyables. Joignant alors l'idée des saints mystères à celle d'Eurydice, Orphée se dit que l'Initiation même le conduirait au séjour des

âmes heureuses, et que, peut-être, il en ramènerait son amante. Il se plongea donc avec une joie amère dans cette nuit, image du deuil de son cœur. Il entra dans le chemin étroit. L'amour est plus fort que toutes les terreurs de la mort.

Il marcha longtemps sous ces arcades mornes, où la nuit, enlevant toute couleur aux objets, répandait partout sa présence uniforme. Bientôt, cependant, des spectres vinrent peupler la solitude de ces ténèbres. C'étaient des ombres qui s'éclairaient elles-mêmes d'une lumière sépulchrale. Les Chagrins et les Remords, les pâles Maladies, la triste Vieillesse, la Peur, la Faim, la honteuse Indigence, les Joies impures, toutes formes terribles, à voir, occupaient le sombre vestibule de l'Initiation. Quoique rendu intrépide par sa douleur, Orphée ne put se défendre d'un mouvement d'effroi, quand il aperçut toutes ces figures monstrueuses : la Discorde qui tordait des serpents pour cheveux, les Furies, la Chimère, les Gorgones, les Illusions, qui fouettaient son front livide du bout de leurs ailes, et quantité d'autres images, qui s'évanouissaient au toucher. Tout cela n'était que des apparences, auxquelles l'art des prêtres égyptiens donnait le prestige de la réalité. Ces fantômes n'en portaient pas moins autour d'eux l'épouvante ; et si Orphée n'eût été préparé d'avance, à toutes les visions funèbres, il eut manqué de cœur pour continuer sa route.

Là, commençait le chemin qui conduisit Orphée à ce marais sombre et stagnant, sur le bord duquel était un nautonier que les Égyptiens, dans leur langue, nommaient Caron. Orphée, bien résolu à étouffer dans son cœur toute lâcheté indigne d'un homme, aborda la fatale barque.

Un vieillard au poil blanc gardait le passage : « Arrière, s'écria-t-il, mortel qui descend dans ces royaumes sombres, si tu

n'apportes ici une force d'âme supérieure à toutes les épreuves, tu n'atteindras pas le terme de ton périlleux voyage. » Sans se laisser émouvoir par ces menaces, Orphée sauta résolument dans la barque. Le triste nocher, après avoir reçu de celui qui devait désormais se considérer comme mort, une pièce de monnaie, dénoua l'anneau de fer qui maintenait la barque au noir rivage et saisit l'aviron. A peine la rame eut-elle battu les flots, qu'Orphée vit accourir sur le bord quantité d'ombres affligées qui semblaient réclamer la grâce du passage. Elles tendaient vers l'autre rive des mains suppliantes. Mais, le monstre velu, sourd à ces tendres prières, ramait, ramait froidement. Parmi la foule taciturne qui se pressait autour de la barque, Orphée reconnut des mères, des époux, de jeunes femmes que la mort avait moissonnées à la fleur de leur mariage : mais, parmi elles, il ne découvrit point Eurydice. Toutes ces ombres retenues sur le rivage morne se lamentaient avec des gestes désespérés. On voulait par là faire entendre à l'Aspirant que l'Initiation était une faveur particulière des dieux.

Orphée passa heureusement de l'autre côté du fleuve ; après avoir marché quelque temps sur une terre humide et couverte de roseaux, il rencontra dans un mur à droite, une petite porte toute de fer. A côté de cette porte, qui était fermée, veillaient continuellement trois hommes, dont la tête était couverte d'un casque surmonté d'une tête d'anubis. Vous voyez d'ici l'origine de votre cerbère, ce monstrueux gardien du Tartare, sur lequel le poète Virgile m'a lu, dans le temps, de très-beaux vers latins. Orphée, le divin auteur de la *Mythologie des Grecs*, sur laquelle les Romains ont modelé la leur, a pris, (comme vous le devinez déjà), dans les épreuves de l'Initiation, les principaux traits de son enfer. Cet emprunt est d'autant

plus légitime, que dans la révélation des mystères on se proposait surtout d'instruire l'Initié sur les récompenses et les peines de la vie future.

Un de ces trois hommes, qui portaient une tête de chien, s'avançant vers Orphée, lui dit : « Nous ne sommes point ici pour vous arrêter dans votre course téméraire. Vous êtes libre de passer outre, si les dieux vous donnent la force d'accomplir cette œuvre difficile. Mais réfléchissez-y. Si vous êtes assez malheureux pour échouer dans votre sombre pèlerinage, nul retour. Un pas de plus et vous ne sortirez jamais de ces lieux, à moins d'en sortir par le passage que vous aurez ouvert devant vous, sans tourner la tête et sans reculer. C'est à vous de décider ce que vous devez faire. Entrez, si vous vous en sentez le courage, mais, laissez derrière vous toute espérance de revoir la lumière. »

Orphée, qui voulait Eurydice ou la mort, ne se laissa point ébranler par cet avis ; il passa.

L'horreur de ces lieux voilés à la lumière du jour augmentait de moment en moment. Ici des pleurs et des cris d'enfants agitaient éternellement l'air sans étoiles. Orphée, surpris du bruit de ces voix, supposa que ces plaintes étaient celles des enfants morts à la mamelle, que le sort cruel a plongés dans l'éternelle nuit, avant même qu'ils eussent vécu. Moi, qui, en ma qualité d'ancien Initié, ai pénétré tous ces mystères, et imposé aux autres toutes ces épreuves, après les avoir subies, moi-même, je vous dirai entre nous que ces enfants étaient ceux des prêtres. Une coutume, que n'approuvera sans doute pas la tendresse maternelle, ordonnait que ces nouveaux nés du sacerdoce fussent élevés dans les lieux bas de la terre. On voulait par une telle pratique, habituer leur tempérament à ces habitations souterraines, dans lesquelles ils devaient passer une

grande partie de leur existence. Les vagissements de ces petits êtres, élevés en commun et réunis dans les mêmes salles répandaient tout à l'entour un bruit naturel en lui-même, mais surprenant et lugubre, pour les oreilles qui n'en savaient pas l'origine.

Plus loin était le *Champ des Larmes*. Orphée distingua confusément des formes humaines, attachées à des supplices qu'exagéraient encore l'imagination de l'Aspirant et l'horreur propre à ces lieux infernaux. Ici, c'étaient des femmes qui puisaient de l'eau pour la verser dans des vaisseaux percés, d'où cette eau s'échappait sans cesse. Là, des hommes roulaient un cylindre de pierre sur une espèce de colline, le remontaient, le faisaient descendre de nouveau, et le remontaient encore. Vous reconnaissiez dans ces diverses expiations l'origine du rocher de Sisyphe, et les tonneaux des Danaïdes qu'Orphée introduisit plus tard dans la fable. Ces hommes et ces femmes étaient des officiers, et des officières du second ordre, qui se trouvaient là par suite de fautes plus ou moins graves. On les occupait, en manière de châtiment, à des ouvrages pénibles et inutiles, pour montrer à l'Aspirant, que si le travail est jamais une punition, c'est quand il ne s'applique à rien qui puisse rendre service à la société.

Tous ces damnés étaient nus jusqu'à la ceinture et souffraient en silence. La plupart se faisaient un devoir d'accomplir leur pénitence avec une ardeur qui donnait plus de mérite au châtiment. Ce peuple consterné ne sembla pas même s'apercevoir de la présence d'un étranger dans ce royaume des pleurs. Orphée crut découvrir parmi les femmes — quelques-unes étaient encore belles sous leur tristesse — des amantes affligées, dont les affections n'avaient point été jugées assez pures par le collége

des prêtres. On n'exposait guère aux yeux de l'Aspirant que des coupables choisis parmi les officiers subalternes. Pour sauver l'honneur des prêtres, on cachait exactement les fautes et les punitions de leur ordre ; si l'on s'écartait de cette précaution, c'était pour les scandales publics qui avaient compromis la dignité du sacerdoce. Orphée vit quelques prêtres et quelques prêtresses vêtues de noir, privés de la tunique sacerdotale, qui se promenaient tristement autour du Champ des larmes en se cachant le visage. Enfin, il y avait un crime que les lois avaient prévu et auquel on infligeait le plus terrible des supplices, c'était le viollement du secret des Initiations. Le prêtre, l'Initié, ou l'officier, coupable d'avoir trahi les mystères, était soumis à un châtiment effroyable : on lui ouvrait la poitrine, et on lui arrachait le cœur qu'on jetait en pâture à des oiseaux carnassiers. A peine s'il y avait, depuis des siècles, un ou deux exemples de malheureux qui eussent encouru cette peine révoltante ; mais, comme on tenait à frapper l'imagination de l'Aspirant, on ne manquait point à mettre sous ses yeux une représentation animée du supplice des révélateurs. Orphée distingua — non sans pâlir — deux prêtres indiscrets, enchaînés l'un et l'autre sur des quartiers de rochers ; un vautour leur dévorait le flanc ; il y avait à côté deux poteaux : sur l'un, était écrit PROMÉTHÉE ; sur l'autre, on lisait TITYUS. Un effet de jour, pratiqué à dessein, donnait au corps de ce dernier, étendu par terre, une longueur gigantesque. La connaissance que ces anciens prêtres avaient de la nature de l'homme, les engageait à graver ainsi, par des impressions vives et dramatiques, les leçons de morale dans le cœur de l'Aspirant.

On avait trouvé le moyen de perpétuer aux yeux, par des artifices semblables, le crime et le supplice d'autres prévarica-

teurs. Orphée entendit retentir dans l'ombre des coups de fouet et des bruits de chaînes. Les vices qu'on montrait, comme punis avec plus de rigueur, sont ceux qui se rapportent le plus directement à la société, comme le suicide, l'amour extravagant, l'ambition guerrière. On y voyait aussi l'Avarice, assise sur des sacs d'or, le visage maigre et les mains crispées. Les gens de bonne chère, qui avaient laissé périr de faim les autres hommes, étaient représentés étendus sur des lits richement ornés; devant eux se dressaient des tables servies avec un luxe royal; mais, une grande Furie, accoudée près d'eux, les empêchait de porter les mains sur les mets délicats, et haussant d'un air terrible son bras armé d'un flambeau, les effrayait par le tonnerre de sa voix. On comptait sur de tels spectacles, qui avaient toute la vraisemblance de la nature, pour faire naître chez l'Aspirant l'horreur des vices qu'on lui montrait comme si terriblement châtiés. Il y avait surtout des crimes que l'on tenait à prévenir par l'idée des peines que ces crimes encourraient, je veux parler des révoltes contre le dogme. La grande maxime des prêtres de l'Égypte était, qu'en fait de religion, il ne faut absolument rien innover. C'est la raison pour laquelle il conservèrent dans leurs rits publics ou secrets quantité de superstitions et de pratiques ridicules qui venaient des anciens sauvages du pays, sous prétexte qu'on ne doit jamais toucher au culte d'une nation. Ils inspirèrent cette maxime à tous leurs Initiés; aussi, les plus célèbres législateurs de l'antiquité se sont-ils fait une règle de conduite de ne rien changer aux cérémonies religieuses. La seule réforme que l'adoucissement des mœurs introduisit en Égypte, fut celle des sacrifices humains; encore cette réforme fut-elle consentie par le suffrage unanime des membres du sacerdoce.

Pour mettre l'Initié en garde contre ses propres lumières, on avait soin d'étaler d'avance sous ses yeux la punition mémorable de différents prêtres qui avaient voulu secouer le joug des croyances établies. Cette révolte contre la religion était personnifiée dans le supplice des Titans. Orphée vit, précipités et entassés au fond d'un abîme, ces géants audacieux ; il distingua parmi eux les deux fils d'Aloëus, qui passaient pour avoir voulu arracher à force de bras la voûte du ciel. On désignait, sous ces diverses allégories, des opinions personnelles, qui avaient manqué de diviser le collège des prêtres. Il y avait aussi Salmonée, qu'on montrait livré à de cruels supplices, pour avoir osé contrefaire l'éclat et la voix du tonnerre. Rien n'était plus en usage, parmi les prêtres d'Égypte, que de tromper les oreilles de la multitude par ces bruits imités de la foudre ou des autres phénomènes de la nature ; mais, on était convenu d'employer de tels moyens pour appuyer les croyances reçues, tandis que le novateur s'en était servi pour attirer le peuple à ses rêveries. Monté sur un char, traîné par quatre chevaux, une torche ardente à la main, il parcourrait les villes en s'attribuant le rôle et les fonctions d'un révélateur. Cette usurpation de la divinité fit trembler le collège de Memphis ; les prêtres et les Initiés des autres villes de l'Égypte se réunirent pour perdre Salmonée, et comme l'autorité qu'ils exerçaient sur les esprits était fort grande, ils parvinrent à détruire les suites de cette révolte. On profita de sa défaite pour effrayer à l'avenir tous ceux qui auraient encore la fantaisie d'entreprendre contre l'immobilité du dogme. Comme les prêtres tenaient surtout à enlever de l'esprit de celui qui abordait les saints mystères, toute curiosité propre, tout attachement à ses vues personnelles, ils avaient eu soin de marquer

la chute de cet impie par un châtiment rigoureux. Orphée l'entendit crier d'une grande voix, qui courait d'écho en écho sous ces voûtes éternelles : « Apprenez, par mon exemple, à respecter les lois et à ne point mépriser les dieux ! »

Orphée avait laissé derrière lui le Champ des larmes. Ici commençaient, à proprement parler, les épreuves de l'Initiation. Une rivière de feu, qui roulait dans son cours des rochers incandescents, soulevait de toutes parts ses vagues enflammées. Les prêtres d'Égypte excellaient, comme je vous l'ai déjà dit, dans l'art des illusions théâtrales. Votre opéra reproduit, je le sais, des effets semblables ; mais, je doute que ce soit avec cette vérité effrayante, qui montrait à l'Aspirant une mort inévitable sous les couleurs de l'incendie. Les figures hideuses qu'Orphée avait rencontrées dans les premiers cercles de l'Initiation reparurent à ses yeux. Il vit au milieu des flammes l'hydre, les dragons, les salamandres et le groupe sinistre des Furies. Un instant, Orphée sentit en lui la nature frémir ; mais, comme la volonté, soutenue d'un grand dessein, triomphe de tous les obstacles, il s'avança résolument à travers cette mer ignée, et sortit victorieux d'entre les flammes. Par cette épreuve du feu et par celles qui vont suivre, les prêtres voulaient faire entendre à l'Aspirant que la souffrance est la condition essentielle du perfectionnement de l'esprit et du corps.

Le séjour ténébreux et souterrain des mânes a été plus d'une fois comparé, par les poètes anciens, à un serpent qui engloutit les âmes dans sa gueule. Cette image est tirée, comme les autres, des lieux bas et rampants qui conduisaient l'Aspirant à la cérémonie des Initiations. Chaque cycle était, pour ainsi dire, comme un des anneaux de ce serpent caverneux. Orphée, étant sorti avec joie de l'épreuve du feu, trouva, quelque pas plus loin, un

canal dont la largeur réelle était doublée par l'obscurité des lieux. L'eau entrait d'un côté dans le souterrain à travers des barreaux de fer et en sortait de l'autre côté par une grille. Ce canal, tiré du Nil, faisait à son entrée un grand bruit de cascade, qui se confondait avec les derniers pétilllements des flammes. A la lueur projetée par la réverbération affaiblie de cette fournaise ardente, Orphée put découvrir au-delà du canal une arcade au dedans de laquelle il y avait des marches, dont les plus hautes se perdaient dans les ténèbres. Orphée jugea que c'était la porte par laquelle il devait revenir au jour. Il se dépouilla de ses vêtements qu'il mit sur sa tête après les avoir liés avec sa ceinture. Cela fait, il descendit dans le canal qu'il traversa à la nage, tenant toujours d'une main sa lyre hors de l'eau. — Je vous demande bien pardon de ce détail rococo; mais, il faut que je me conforme en tout à la vérité historique.— Arrivé au bord opposé, il secoua sa chevelure mouillée, reprit ses vêtements, et s'engagea, en montant, sous l'arcade. C'était ici la seconde épreuve; par sa victoire sur le feu et sur l'eau, l'âme de l'Aspirant montrait qu'elle était capable de dompter la violence même des éléments.

Il ne lui restait plus qu'une épreuve à subir; mais, c'était la plus difficile de toutes, l'épreuve par l'air.— Orphée trouva devant lui une porte recouverte tout entière de l'ivoire le plus blanc, et garnie dans le milieu de deux lisières d'or. Il tenta plusieurs fois de pousser les battants de cette porte, mais en vain; la porte résista. Cependant, deux gros anneaux d'acier poli, attachés au linteau, brillaient comme le plus fin diamant. L'Aspirant ne pouvait manquer d'y porter les deux mains tendues, pour essayer si, par ce moyen, il pourrait forcer le passage. Ici des bouleversements fantastiques pour l'imagination

étonnée. Le premier mouvement qu'Orphée imprima à ces anneaux fit lever la détente de deux roues, qui, emportées par un poids énorme, produisirent plusieurs effets très-effrayants. La porte s'éleva aussi comme d'elle-même, en sorte qu'Orphée demeura suspendu en l'air. Au même instant un roulis de machines, pareil à l'éclat de la foudre, tonna sur sa tête, tandis que les flots se déchaînèrent sous ses pieds comme une tempête. Cette épreuve était véritablement la présence même de la mort par l'effroi du bruit et des ténèbres. Une roue, placée dans un grand vide, au-dessus de la porte, s'agita : ici, Orphée perdit la tête, et faute d'avoir saisi à temps les anneaux de cette roue, il se vit rejeté sur les marches de l'arcade.—Comment vous peindre sa confusion et sa douleur ? Tout était perdu à jamais, tout jusqu'à l'espoir de retrouver Eurydice. Dans sa tristesse, il prit son instrument et en toucha pour adoucir la rigueur des arbitres qui allaient présider à sa destinée. Les vers qu'il récitait, en s'accompagnant de la lyre, étaient remplis du nom des dieux.

Ces lieux souterrains qui semblaient déserts étaient continuellement surveillés par les prêtres. Là, les ténèbres avaient des yeux ; le silence avait des oreilles. Il fut décidé qu'on se désisterait de la sévérité ordinaire des règlements, envers un étranger qui excellait à ce point dans la haute poésie. Le collège des prêtres de Memphis tenait à s'attacher ainsi tous les hommes doués de talents extraordinaires. A peine Orphée eut-il fait entendre l'harmonie de ses vers, que la fatale roue s'arrêta ; les flots courroucés se calmèrent ; l'orage de bruit qu'avait amené le choc des machines s'apaisa comme par enchantement ; on n'entendit plus que cette voix inspirée à laquelle le silence même semblait attentif.

Alors le Grand-Prêtre, qui avait nom Minos, parut ; étendant

la main vers l'étranger qui conservait toujours l'attitude de la prière et de la douleur : « Orphée, lui dit-il, — car nous savons maintenant qui vous êtes — vos vers témoignent que vous révérez les dieux et que les dieux vous chérissent. Nous pardonnons à votre méprise en faveur de l'excellence de vos talents. Puisque vous êtes entré dans les abîmes, avec une intention droite, il est juste que vous voyiez enfin la lumière des âmes. Vous ne serez plus jamais prêtre ; — car cette dignité est réservée à ceux-là seuls qui n'ont manqué aucune des épreuves : — Mais, si vous sortez heureusement des épreuves morales qui vous restent à parcourir, vous pouvez encore atteindre au plus haut degré de l'Initiation. Nous exigeons seulement que, pour réparer votre faute, vous portiez nos doctrines dans la Grèce, votre patrie, dont la réputation nous est connue depuis long-temps, mais dont les mœurs et les croyances sont encore voisines de la barbarie. Vous êtes sans doute appelé à lui transmettre les vrais principes des choses que la grande Déesse vous révélera par notre bouche. Nous connaissons déjà le sujet de votre juste douleur et le but de votre voyage ténébreux ; vous pourrez retrouver ici Eurydice et la ramener avec vous à la lumière ; mais, il faut que vous commenciez par purifier votre âme. Préparez-vous donc à recevoir la communication des mystères. » Orphée ne répondit à ce discours que par des larmes de reconnaissance et de joie.

Le Grand-Prêtre acheva sur Orphée les cérémonies de l'admission. L'ayant embrassé, il lui présenta une coupe pleine d'eau, et lui dit : « Buvez : que cette eau soit pour vous un breuvage de Léthé ou d'oubli à l'égard de toutes les maximes fausses que vous avez ouïes de la bouche des hommes profanes. » Il lui commanda ensuite de se prosterner du côté de

la triple statue d'Osiris, d'Isis et d'Horus. Le Grand-Prêtre ayant alors levé les yeux au ciel, prononça ces paroles sur l'Aspirant : « Isis, ô grande déesse des Égyptiens, donnez votre esprit au nouveau serviteur qui a surmonté tant de périls et de travaux pour se présenter à vous. Il est vrai que le jugement lui a manqué dans la dernière épreuve ; mais vous lui avez fait grâce en considération de la beauté de ses chants. Rendez-le maintenant docile à vos lois et attentif à vos oracles, afin qu'il mérite d'être admis à vos mystères. » — Tous les prêtres répétèrent en chœur les premières paroles de cette invocation : « Isis, ô grande déesse des Égyptiens ! ... » L'écho clapotant de leurs voix alla mourir de voûte en voûte dans la profondeur des souterrains. Le Grand-Prêtre offrit de nouveau, dans la même coupe, à Orphée, une liqueur composée, que les Grecs ont nommée *Cyceon*, en lui disant : « Que ceci vous soit maintenant un breuvage de Mnemosyne ou de mémoire pour les leçons que vous recevrez de la sagesse. » Les cérémonies n'allèrent pas plus loin, et Orphée fut invité à réparer ses forces en goûtant les douceurs du sommeil. Quoiqu'il n'eût encore passé qu'un jour dans ces abîmes, il lui semblait avoir marché plus d'un siècle, tant la succession rapide des images et des impressions effrayantes prolongeait, au-delà de toute idée, dans ces demeures ténébreuses, la durée réelle du temps.

Vous voyez ici, à quelques nuances près, l'origine de toutes les Initiations en usage chez les peuples anciens et modernes. La première condition qu'on exigeait de l'Aspirant était de mourir à lui-même et de commencer une vie cherchée dans l'étude des mystères. C'est ce que les premiers chrétiens — dont quelques-uns étaient des Initiés, ou qui, du moins, avaient eu connaissance des anciennes pratiques du culte d'Isis — nomment,

dans un langage figuré, le dépouillement du vieil homme et le revêtement de l'homme nouveau.

Les épreuves morales étaient extrêmement rudes ; elles consistaient en travaux de l'esprit, en jeûnes et en silence prolongés. On imposait à l'Aspirant les pratiques les plus bizarres, afin de broyer sa volonté propre sous une discipline inexorable. Comme l'Initié était quelquefois destiné à vivre dans des pays étrangers, et que les usages des différents peuples sont toujours des conventions, on voulait qu'il apprit d'avance à se conformer aux coutumes les plus singulières ou les moins importantes des lieux où il se trouverait. Dans l'austérité des veilles et de la retraite, on se proposait toujours le perfectionnement de l'adepte. Les Initiations aux mystères étaient une école pratique de religion et de morale, instituée par les anciens pour apprendre aux hommes à vivre, selon les principes de la sagesse. Les deux principaux exercices auxquels on soumettait l'Aspirant, avaient pour objet la purification de l'âme et la manifestation. — Je ne veux point exagérer ici le mérite ni la science des prêtres de Memphis ; ce serait nier la loi du progrès, que de leur supposer des lumières égales à celles des philosophes modernes. On peut dire, toutefois, qu'ils avaient des connaissances fort étendues, relativement à leur époque. Mais c'est un besoin de toutes les civilisations primitives de concentrer le noyau des traditions humaines et religieuses. L'ignorance est alors si générale et si contagieuse que les ténèbres ne manqueraient point d'offusquer la lumière, si l'on n'avait pas la précaution de la tenir sous le boisseau. On jette, dans ce cas, un voile impénétrable pour le vulgaire sur toutes les notions de la nature, de la morale et de la divinité. — Si ce voile se soulève pour quelques-uns, ce n'est que par une faveur singulière. En-

core faut-il que l'Initié acquière cette faveur, au prix de sacrifices et de violences sur lui-même. Toute idée se dérobait, en Égypte, sous un symbole; et le trésor des connaissances humaines était enfoui dans des cryptes fermés à la lumière du soleil. — La révélation des mystères exigeant un séjour plus ou moins long dans ces habitations souterraines, vous voyez d'ici l'origine de cette allégorie des anciens, qui représentait la vérité comme sortant de la bouche d'un puits.

Je passe beaucoup des épreuves morales et des exercices qu'on faisait subir à l'Aspirant; il est cependant une pratique d'austérité, que je ne dois point laisser dans l'oubli. On avait soin de lui ménager, dans les galeries, la rencontre assez fréquente des prêtresses. Ces femmes, dont la plupart étaient d'une grande beauté, ne manquaient jamais de lui faire, en passant, des réverences très-flatteuses. Il était défendu à l'Aspirant de leur parler et même de leur rendre le salut. On voulait que l'Initié s'habitât par cette réserve, qui dans tout autre cas eût été une impolitesse, à se tenir en garde contre les embûches d'un sexe trop charmant, — surtout quand ces attraits perfides se trouvent en concurrence avec le devoir. Cette épreuve, qui coûtait beaucoup aux honnêtes gens de Thèbes et de Memphis, ne fut d'ailleurs pas très-pénible pour Orphée; car, il était tellement possédé de l'idée et de l'image d'Eurydice qu'il ne voyait même plus les autres femmes.

Vous n'attendez pas de moi que je vous introduise dans tous les secrets de l'Initiation. Il me suffira de vous dire qu'Orphée traversa les jours suivant une foule de merveilles. Parcourir sous la direction d'un guide les souterrains et les édifices sacerdotaux, qui se continuaient pendant plus d'une lieue, c'était voyager dans un autre monde. Comme les anciens prêtres de

l'Égypte étaient fort versés dans l'histoire naturelle, dans la chimie et dans les sciences astronomiques, ils avaient des observatoires, avec des musées remplis d'instruments et de curiosités très-rares. La renommée qu'ils s'étaient acquise dans la connaissance du mouvement des astres leur a valu de mon ami Pline cet éloge légitime : qu'ils ont, pour ainsi dire, laissé le ciel en héritage à la postérité.

Je dois aussi vous dire un mot du bœuf Apis, qu'Orphée aperçut entre les barreaux de son étable. Ce bœuf célèbre, qu'on noyait tous les vingt-cinq ans, était alors remplacé par un autre animal absolument semblable. — Vos écrivains ont beaucoup déraisonné sur les cérémonies indécentes qu'on pratiquait à l'installation du nouveau dieu. Des femmes du bas peuple et perdues de mœurs venaient, pendant les premiers jours, se présenter devant la face du bœuf, et là, debout, elles découvraient, en les lui montrant, des parties du corps que l'on n'ose même nommer. Les prêtres, qui, pour la plupart, condamnaient secrètement cette superstition infâme, jugeaient pourtant à propos de la conserver. La raison de cette conduite, je vous l'ai déjà exposée : les prêtres d'Égypte avaient pour principe de ne point toucher au culte, dans la crainte qu'un premier changement n'en entraînât d'autres plus considérables et qu'ainsi le dépôt des croyances nationales ne vînt à s'altérer. Ce qui leur aurait fait perdre à la longue leur crédit et leur influence sur l'esprit des autres hommes. Enfin, le goût de l'immobilité n'était point le seul motif qui fit tolérer ces pratiques scandaleuses. Les prêtres tenaient à perpétuer dans les rites religieux l'histoire des commencements de l'humanité. A la fête de Bubaste, à la procession de Canope, des femmes de la dernière classe, ivres d'opium, et oubliant toute loi naturelle

dans leurs accès de fureur, se livraient en public à des boucs. Ce n'est point, comme on l'a dit, un simple délire de religion : mais, en consacrant dans le culte ces actes qui révoltent toute morale, les prêtres voulaient montrer une des formes les plus abominables de l'amour, en usage chez presque tous les peuples barbares, et qui avait même longtemps régnée en Égypte. Il est bon de remettre de temps en temps sous les yeux de l'humanité son point de départ, pour qu'elle ne s'enfle pas trop de son origine et que, par les progrès accomplis, elle juge du chemin qui lui reste à parcourir encore.

La population des demeures sacerdotales, se composait des prêtres avec leurs femmes — des Initiés — et des officiers voués au service des deux premiers ordres. Ces officiers étaient des Aspirants qui avaient manqué une des épreuves. Une loi sévère leur interdisait de revoir la lumière et de rentrer dans le monde. Ils habitaient les temples souterrains d'où ils ne sortaient jamais, parce qu'on ne voulait pas qu'ils pussent divulguer la nature des cérémonies auxquelles on soumettait l'Initié. Leur prison d'ailleurs n'avait rien de très-austère. Ils pouvaient se marier aux filles de leur ordre. On les obligeait, avant toutes choses, de faire savoir leur état à leur famille par cette formule obscure qu'ils écrivaient et signaient de leur main : « Pour avoir tenté une entreprise téméraire, les dieux justes et miséricordieux me retiennent à jamais dans une prison favorable ; craignez et aimez les dieux. » Cette formule les faisait regarder comme morts et délivrait les familles de tout engagement à leur égard. Ils étaient condamnés, en effet, à ne parler de leur vie avec aucun profane. Leurs enfants avaient plus tard la liberté de servir dans les temples supérieurs et même de parler à tout le monde comme les enfants des prêtres. On les contraignait préalable-

ment au secret par un serment qu'on ne daignait pas tirer de ceux qui, ayant failli à leurs épreuves, s'étaient, pour ainsi dire, manqué de parole à eux-mêmes. Orphée, qui aurait dû être retenu dans ces lieux souterrains, se montra touché du sort de ces hommes entreprenants et malheureux. Il en consacra même le souvenir dans la fable des Grecs. Hercule revenant avec Alceste des enfers, et Thésée condamné à y être éternellement assis, sont les deux symboles différents de ceux qui surmontaient leurs épreuves ou de ceux qui y succombaient.

Les prêtres, ayant averti Orphée que la faveur de revoir Eurydice, était au prix de sa constance et de sa fermeté d'âme, l'engagèrent à chercher surtout des forces dans l'étude de la théologie et de la morale. Comme ils avaient enveloppé toutes les connaissances divines et humaines sous des allégories, l'instruction du futur Initié consistait à lui dévoiler successivement le sens mystique des figures que le vulgaire adorait sans les comprendre. On n'avancait, d'ailleurs, que pas à pas dans cette voie ardue. La sagesse des prêtres avait même soin de modérer la curiosité inquiète de l'Aspirant, qui aurait voulu absorber tout de suite et, pour ainsi dire, d'un trait, les flots de lumières cachées derrière les symboles. On mettait sous ses yeux une image de la réserve qu'on doit apporter dans la recherche des secrets de la religion. Isis, couronnée d'un boisseau, était couverte d'un voile jusque vers le bas du visage; Horus, son fils, tenait le doigt sur la bouche. Ces figures du mystère et du silence invitaient l'Aspirant à ne point vouloir pénétrer ce qui est impénétrable. Orphée trouvait un charme qu'on ne peut décrire à la manifestation de ces vérités obscurcies jusque-là, par d'épaisses ténèbres. L'élévation naturelle de son âme et de ses talents s'accrut de la grandeur même des dogmes religieux;

appliquant alors le don des vers à des idées sublimes, il symbolisa dans des hymnes aujourd'hui perdues, le débrouillement du chaos, l'incompréhensibilité de Dieu, son état antérieur à la création du monde et quantité d'autres vues fort surprenantes. Il existe encore un dialogue entre Dieu et la Nuit, faussement attribué à ce poète, mais dans lequel on a imité de loin le tour incomparable de son style.

Connaître les croyances d'une nation, c'est connaître son esprit, ses mœurs. Cette considération seule m'engage à vous dire un mot de la religion des Égyptiens. — Ne vous effrayez pas, mesdames, je ne ferai qu'effleurer une matière si grave. — Quelques-uns de vos savants ont avancé que les Égyptiens étaient un peuplo d'athées. Cette assertion est pour le moins légère. Il n'y a guère de peuples athées, en ce sens, qu'ils nient méthodiquement la nécessité d'un être supérieur à l'homme; tout au plus, y a-t-il des tribus sauvages qui ignorent son existence. Les Égyptiens n'en étaient pas là. Si l'on rencontre quelque obscurité dans l'idée qu'ils se faisaient de cet Ètre unique, c'est que leur Dieu, comme celui de toutes les anciennes religions de la nature, était masqué par la puissance secondaire des agents créateurs.

Ils avaient en effet divinisé tous ces agents subalternes, et de là vient l'idolatrie dans laquelle le gros de la nation était réellement plongé. Selon la théologie admise dans les temples, le Chaos était le plus ancien des dieux du second ordre; il figurait la matière première dont tous les êtres ont été formés. Par Vulcain, auquel ils n'assignaient point de commencement, les philosophes de l'Égypte entendaient le feu élémentaire répandu partout. Saturne personnifiait l'action du temps dans l'arrangement des phénomènes de l'univers. Isis et Osiris représen-

taient les deux sexes de la nature. Typhon était le mauvais principe; c'est à lui qu'on rapportait l'origine des plantes vénéneuses, des trombes marines, en un mot, de tous les fléaux qui désolent la terre. Mais, derrière ces dieux du second ordre, qui n'étaient guère que des énergies de la nature, déifiées sous une apparence humaine, il y avait un dieu distinct de la matière. Ce dieu unique était, je l'avoue, mal défini des savants eux-mêmes; on ne le communiquait qu'aux prêtres, et par une faveur singulière, à quelques Initiés considérables. Ils le nommaient *Phtha*; c'était l'architecte de l'univers, le dieu vivant, dont ils avaient personnifié la sagesse sous le nom de *Neith*, qu'on représentait comme une femme qui sort d'un lion; un autre attribut de cet Ètre suprême, que les Égyptiens avaient aussi personnifié, c'est la bonté divine; ils l'appelaient *Cnuph*: — Vous voyez ici comme une esquisse de la trinité. A en croire quelques-uns de mes anciens collègues, cette notion triple de la divinité aurait été révélée aux Égyptiens par la vue du soleil, — lequel est en même temps forme, lumière et chaleur.

Loin de perfectionner cette notion abstraite de l'unité divine, les prêtres cherchaient sans cesse dans la pratique à voiler les attributs de l'Ètre suprême sous toutes sortes de rapports avec les étoiles, la lune, les plantes, les animaux. Ces objets, honorés à leur tour comme des divinités mêmes, constituaient le culte symbolique, le seul auquel la majorité de la nation participât réellement. La nature n'était de la sorte qu'un vaste temple, où tout figurait, sous un style énigmatique, les innombrables propriétés de l'Ètre universel. De là vint la langue sacrée et l'écriture hiéroglyphique; de là aussi ce culte de l'oignon et autres légumes, sur lequel vos modernes se sont fort égayés, mais dont ils ont perverti le sens, parce qu'ils n'ont point com-

pris la relation de ces objets, — dans l'idée des Égyptiens, — avec la théologie, c'est-à-dire avec la science secrète des puissances qui sont en Dieu.

Orphée avait heureusement traversé la plupart des épreuves morales, quand les prêtres lui firent comprendre qu'il eût à purifier son amour même pour Eurydice. Ils le mirent en garde contre le désespoir qui pourrait naître d'une séparation éternelle, lui disant que l'homme vertueux doit toujours trouver des consolations dans l'étude de la sagesse. — Ces réticences inquiétaient fortement Orphée. Pour la première fois depuis son entrée au milieu de ces habitations souterraines, il versa des larmes dans la solitude et le silence. Les prêtres lui marquèrent par un visage sévère qu'ils avaient connaissance de sa faiblesse. On le prépara néanmoins à recevoir la communication des mystères touchant l'état des âmes après la mort. Un sujet, qui avait une relation si directe à Eurydice, ne pouvait qu'intéresser vivement Orphée.

La magnificence de leurs tombeaux a fait dire que les Égyptiens s'occupaient plus du séjour éternel de l'autre vie que des maisons de passage où l'on habite sur la terre. Les prêtres avaient néanmoins diverses opinions sur la vie future, ou, pour mieux dire, ils communiquaient des notions différentes, suivant le degré d'avancement de leurs adeptes. À les en croire, l'âme passe d'animaux en animaux jusqu'à ce qu'elle s'incarne dans un corps humain, au bout de trois mille ans. Qu'advient-il ensuite à la mort de l'individu? Tout le monde était d'accord sur ce point que le principe immatériel de la vie persistait; mais les uns voulaient que l'âme retournerait dans le corps des bêtes pour s'y purifier de nouveau; les autres soutenaient que l'homme, ayant vécu une fois, ne pouvait renaitre que dans

l'humanité ; enfin, les derniers admettaient un système de peines et de récompenses fondé sur l'existence d'une autre vie. Les Égyptiens ne reconnaissaient pas de châtiments éternels : tous les crimes étaient, selon eux, susceptibles d'expiation. Ils croyaient, en conséquence, à un purgatoire appelé en leur langue *Amenthès* ; mais, de cet endroit mystérieux, aucun chemin ne conduisait directement au ciel ; tous ceux qui entraient dans l'*Amenthès* devaient un jour ressusciter et ranimer le même corps ou la même matière qu'ils avaient animée une première fois. Vous voyez d'ici l'origine de la pratique des embaumements. Les philosophes et ceux qui avaient embrassé la vertu la plus rigide, étaient les seuls dont l'âme allât directement habiter avec les dieux, sans passer par la résurrection. Mais, comme aucun n'était assuré d'avance de cette faveur extraordinaire, tout le monde se faisait embaumer par précaution ; afin que l'âme, de retour sur la terre, au sortir de ses purifications et de ses épreuves, trouvât un corps bien conservé et tout prêt à la recevoir. L'Initié était censé jouir de grands avantages sur les autres hommes ; il transportait dans l'autre vie la supériorité intellectuelle et morale qu'il avait acquise dans le commerce des prêtres ; encore fallait-il qu'il conformât sa vie aux vrais principes ; car l'Initiation, sans la vertu, ne servait de rien.

Orphée fut ravi de cette doctrine sur l'immortalité des âmes. Le Grand-Prêtre, vêtu d'une robe de lin, avec une couronne de lotos sur sa tête rasée, et une chaussure aux pieds, faite de la tige du papyrus, montra soudain à l'Aspirant une figure solennelle.

— Vous touchez, lui dit-il, au moment décisif de votre entreprise. Préparez-vous à entrer dans ce séjour surnaturel, où les âmes des justes qui n'ont point été trouvées dignes néan-

moins de la vue immédiate des dieux, achèvent de se dépouiller de la rouille d'une vie terrestre. Vous y reverrez Eurydice. Il ne tiendra qu'à vous de la ramener à la lumière : mais, comme aucun chemin ne conduit directement de cet endroit-là au tombeau des Étrangers , il vous faudra repasser avec elle dans les souterrains où vous avez passé, et sortir par la bouche du puits où vous êtes entré. Les dieux, touchés de l'excellence de vos chants, vous accordent ce qu'ils refusent aux autres mortels. Ils ne mettent à cette faveur extraordinaire qu'une condition, c'est qu'Eurydice vous suivra par derrière et que vous ne retournerez point la tête pour la regarder. »

Il dit : la femme du Grand-Prêtre, qui était d'une beauté austère et rigide, confirma ce pacte en levant la main vers le ciel avec un geste d'autorité divine.

Un jeûne de plusieurs jours précéda l'entrée d'Orphée dans ces lieux interdits aux profanes. Durant le silence de cette retraite, qui durait quelquefois deux semaines, on préparait les sens de l'Initié à toutes sortes d'impressions fantastiques. Les prêtres de l'Égypte excellaient à produire des hallucinations artificielles. Ils se servaient pour cela de moyens combinés. Je me souviens, en ce moment, d'un baume qui avait la propriété de garantir les membres de l'action du feu, en sorte que les Aspirants, frottés de cette substance préservatrice, traversaient les flammes sans brûlure et sans douleur. Ils avaient quantité d'autres secrets pour troubler ou suspendre, du moins en apparence, les lois de la nature. Certains breuvages, extraits du suc des plantes narcotiques, procuraient à l'Initié des visions fort délicates. Ils agissaient de même sur les sens par les seules forces de la volonté, par des signes ou par des paroles auxquels ils attachaient une vertu occulte. Il leur arrivait ainsi

d'exercer toutes sortes de fascinations magnétiques. Vous me direz peut-être que de telles influences étaient de véritables supercheries ; j'en conviens : mais, comme nous ne nous servions de ces ruses innocentes que pour graver plus fortement des leçons de morale dans l'esprit de l'Initié, le but excusait les moyens.

Quant Orphée fut jugé en état d'aborder ces lieux enchantés, auxquels vos poëtes ont donné le nom de *Champs-Élysées*, le Grand-Prêtre lui rappela une dernière fois le commandement des dieux. — Il faut se représenter ici un jardin d'environ trois quarts de lieue de longueur, du nord au midi, suivant l'ensilade des pyramides, sur neuf cents pas de largeur d'Orient en Occident. On était amené dans l'Élysée par huit grandes allées parallèles qui touchaient à distances égales toute la ville souterraine, et qui commençaient en quelque sorte le jardin, puisqu'elles étaient ornées aux deux côtés de grands vases de fleurs ou d'arbrisseaux odoriférants. Les prêtres avaient employé, pour embellir ces lieux, tout ce que peut inventer l'imagination humaine, élevée aux idées poétiques. Le jour se tirait d'en haut dans toute l'étendue du jardin ; mais, comme cette lumière tombait jusqu'au sol d'une hauteur de cent quarante pieds, elle était un peu affaiblie ; les ombres des arbres, dont ce jardin était rempli, la modérant encore, on croyait jouir constamment d'un clair de lune. Ce jour, égal et mystérieux, qui semblait moins fait pour les yeux du corps que pour la vision de l'âme, répandait sur les êtres et sur les objets présents dans cet endroit un air d'éternité. Orphée pénétra dans ces demeures secrètes, dans ces bocages verts où les âmes pieuses goûtent une félicité tranquille. A la vue de cette lumière tempérée si favorable aux douces rêveries, il donna mentalement à l'Élysée des

astres et un soleil particulier, quoique ce jardin ne fût éclairé, après tout, que par le soleil et les astres de notre monde.

Une erreur, dans laquelle tous vos écrivains sont tombés, est de croire que les Champs-Élysées fussent le terme de la béatitude de l'âme après la mort. Non, ce n'était encore qu'un lieu d'épreuves et de purifications. J'avoue que la pénitence y était fort douce; mais, toutes ces âmes n'en devaient pas moins retourner sur la terre, quand elles auraient accompli leur évolution expiatoire. J'avais mis le poète Virgile en garde contre cette méprise. Aussi, a-t-il fort bien indiqué, dans ses vers sur l'Élysée, que les âmes, après avoir dépouillé toutes les souillures de leur existence terrestre, se portaient d'elles-mêmes à vouloir rentrer dans leurs corps :

Rursus et incipiant in corpora velle reverti.

Ce délicieux jardin était partagé en allées, en bosquets, en labyrinthes, ornés de statues admirables et de merveilleux groupes de bronze, de marbre ou de porphyre. Les planches des parterres étaient de longues caisses enfoncées jusqu'aux bords, et remplies de terres apportées, où croissaient non-seulement les fleurs les plus brillantes, mais encore des arbrisseaux délicats comme le myrthe, le laurier et l'oranger. Dans le milieu de tout le terrain, on avait conservé de grands espaces qui servaient d'arène ou de cirque pour divers exercices du corps. On accoutumait à ces jeux les enfants des prêtres et ceux des officiers secondaires qui avaient besoin, dans leurs différentes fonctions, de beaucoup d'adresse. Le but d'une telle gymnastique, était de perfectionner tous leurs mouvements ; ces jeunes gens, ainsi formés, attiraient plus tard dans les temples un grand concours de peuple, par l'élégance et la noblesse avec laquelle ils exé-

cutaient les nombreuses cérémonies de la religion. L'Initié, dont toutes les sensations étaient préparées d'avance pour des effets surnaturels, voyait dans ces différents spectacles les exercices et les amusements des ombres heureuses. Orphée crut même reconnaître parmi ces lutteurs, et à côté d'eux, des guerriers célèbres dans l'histoire. Il fut surpris de voir, à portée de leurs mains, différentes armes et des chars dont ils étaient descendus. Leurs lances étaient plantées en terre et leurs chevaux dételés paissaient librement dans la prairie. Les prêtres voulaient montrer par cette similitude que les goûts de l'homme, les nobles inclinations qui l'avaient animé dans ce monde, se continuaient au-delà du trépas. La vie future était ainsi dans leurs idées une suite, un prolongement de l'existence de l'homme sur la terre.

Plus loin s'étendait une prodigieuse nappe d'eau, que les yeux, trompés par l'élévation et la distance, voyaient sortir du sein des nues, et qui, après avoir formé de grands canaux s'écoulait, comme toutes les eaux du souterrain, dans des puits perdus. Orphée vit assis à droite et à gauche de ce lac fortuné, d'autres ombres couchées sur des lits de gazon, qui se livraient à des collations frugales et qui chantaient en chœur des cantiques à la gloire des dieux. Là, étaient les poëtes touchés du vrai rayon, qui avaient composé, pendant leur vie, des vers dignes de mémoire, et les anciens mortels qui avaient contribué au bien-être de la société par l'invention des arts. Orphée, tout en marchant, remarqua la beauté des campagnes d'alentour, dont un vent léger agitait les arbisseaux et les fleurs. — Les prêtres avaient, pour ainsi dire, trouvé le moyen de retenir l'haleine des vents par la disposition de ces lieux qu'abritait la masse puissante des constructions circulaires. Par-dessus tous ces édifices dominait le Panthéon ; c'est là que les élus du sa-

cerdoce entraient, après un séjour et une retraite de plusieurs mois dans l'Élysée. On y recevait le complément de la science et des traditions religieuses. Les Aspirants, qui arrivaient jusqu'à ce dernier degré de l'Initiation, étaient censés les plus parfaits des hommes ; ils jouissaient de tout le bonheur et de la considération qu'on peut avoir sur la terre. Mais, Orphée, à cause de sa faute, ne devait point parvenir jusqu'au terme des épreuves. Sa fatale passion pour Eurydice allait l'arrêter à cette limite de la révélation des mystères.

« Eurydice, ah ! chère Eurydice ! » — Ce fut le cri d'Orphée, en voyant une forme blanche comme la lumière du matin vol-tiger dans l'épaisseur d'un bois, qui versait tout à l'entour une fraîcheur éternelle. Il saisit sa lyre et tâcha par l'harmonie de ses vers de fixer l'incertitude de cette ombre flottante. L'âme, qui descendait dans les Enfers, était, selon la théologie des anciens prêtres de l'Égypte, la partie déliée et subtile dont l'esprit était revêtu ; ils l'appelaient *idole* ou *image*. Elle conservait la figure et les qualités du corps qu'elle avait habité. A peine Orphée eut-il fait reconnaître à Eurydice l'air de sa figure et le son de sa voix, qu'il se souvint de la formidable défense du Grand-Prêtre. Il retint ses mains tremblantes, il refoula dans sa poitrine émue les accents de surprise et de joie qu'allait lui arracher la vue de son amante ; fut-il jamais au monde situation plus pathétique ? ... Il ne fallut rien moins que la crainte de la perdre de nouveau pour lui imposer cette réserve cruelle. Loin de courir à Eurydice, il lui tourna brusquement le dos et marcha devant elle pour lui ouvrir un chemin vers la vie.

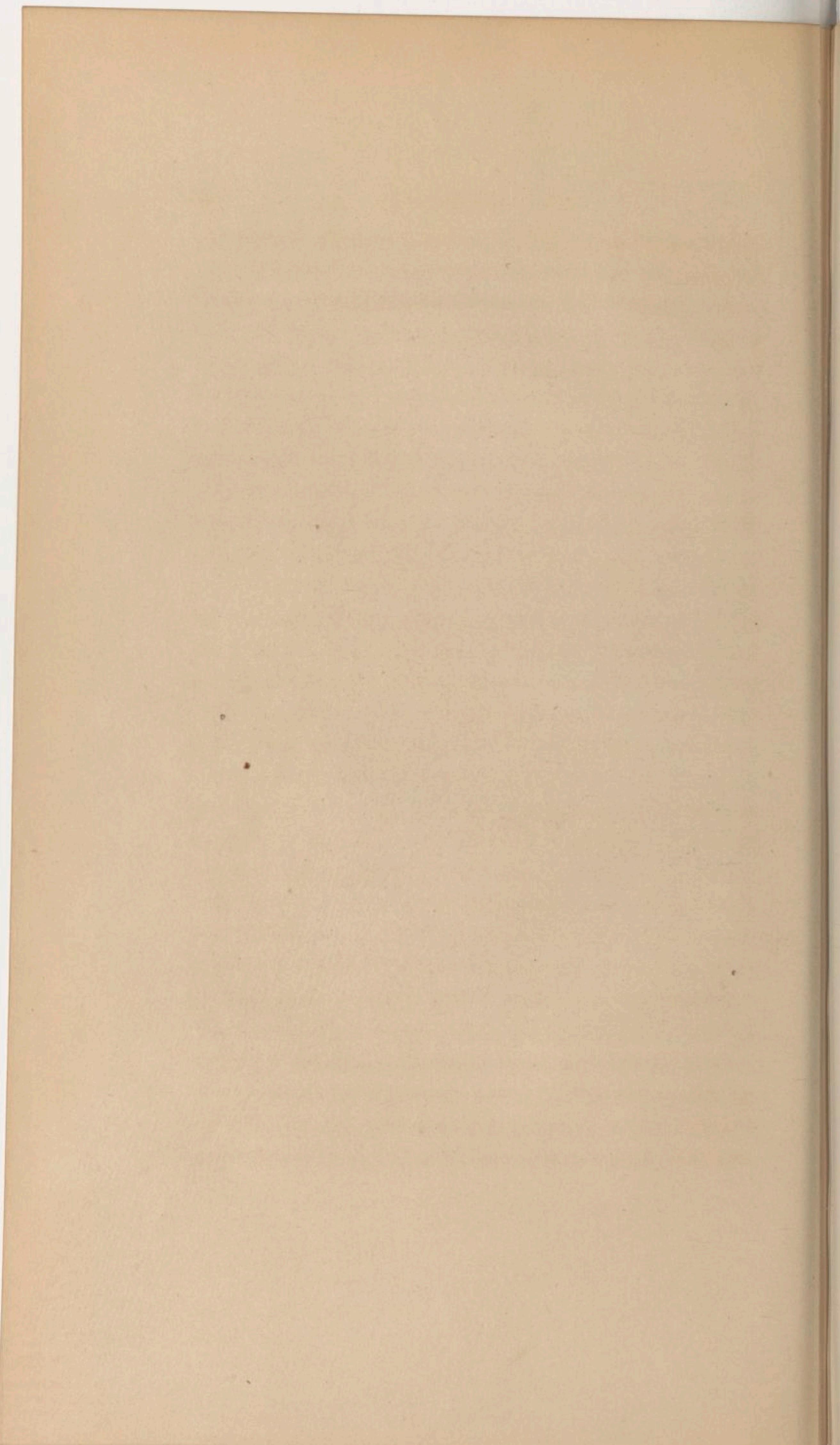
Orphée revenait sur ses pas ; un peu plus, il avait évité tous les dangers et surmonté toutes les fatigues de ce pénible voyage. Il précédait Eurydice en silence — sans la voir. — C'était la



D. A.

Lechard del. et sculp.

ORPHEE.



condition dictée par le Grand-Prêtre. Déjà les deux amants avaient repassé ces lieux obscurcis par les ténèbres et par l'horreur de la mort; ils s'acheminaient vers la lumière; quand je ne sais quelle démence saisit le trop faible amoureux : faute bien pardonnable sans doute, si les prêtres savaient pardonner! Arrivé presque à l'embouchure du puits, au moment où une demi-clarté annonçait un retour prochain au monde extérieur, il s'arrêta. Puis, soudain, oublious des ordres qu'on lui avait donnés, vaincu par ses désirs, impatient de la voir, il se retourne. — Ici, tout s'évanouit, ses travaux, ses efforts ; le pacte juré se rompt, et l'abîme tressaille par trois fois, avec un bruit épouvantable. Un moment d'oubli avait détruit son bonheur. Alors Eurydice, tournant vers lui des yeux mourants : « Quel délire nous a perdu tous deux, cher Orphée? Je te revois, mais pour jamais. Les cruels destins me rappellent au fond de l'abîme. L'éternelle nuit presse mes yeux noyés par le sommeil. Adieu. Je suis emportée malgré moi dans les épaisses ténèbres, et je ne puis que te tendre mes mains impuissantes — ces mains qui ne sont déjà plus celles de ton épouse. » Elle dit; en vain Orphée veut se jeter sur elle pour la retenir. Il ne la voit plus. Un horrible artifice l'avait soustraite à ses yeux. Éploré, il demande à repasser le marais odieux, pour rejoindre Eurydice dans le fond de ces demeures souterraines. Vaine prière! l'im-pitoyable nocher lui défend d'approcher de ces bords. Pour comble de douleur, il revoit alors son Eurydice qui voguait pâle et froide sur la fatale barque.

Accablé par son désastre, Orphée ne bougeait pas plus que s'il eût été frappé de la foudre. Alors, le Grand-Prêtre intervint avec une gravité mêlée de tristesse : « Orphée, lui dit-il, la volonté des dieux est inflexible; leurs arrêts sont irrévocables.

Vous avez manqué la dernière et la plus importantes des épreuves : vous ne pouvez remmener de ces lieux votre amante. Nous vous avons appris à chercher des consolations dans la sagesse et dans l'étude des mystères de la nature. Retournez présentement en Grèce, où vous serez honoré dans la suite des temps comme un demi-dieu. Que la poésie ait désormais tous vos amours : elle seule vous tiendra lieu de cette femme trop chérie, que vous avez perdue par votre faute. »

Le Grand-Prêtre le salua ; Orphée, voyant que toute résistance était inutile, quitta tristement ces lieux complices de sa faiblesse.»

Ici, le docteur mystérieux promena sur le cercle des auditeurs un regard pénétrant. — « Je lis, continua-t-il, que votre curiosité n'est pas satisfaite. Vous vous demandez si cette femme, qu'Orphée rencontra dans l'Élysée, était une de ces images illusoires auxquelles un art, fort cultivé dans les temples d'Égypte, savait donner une ressemblance avec les personnes vivantes, — ou bien si c'était Eurydice elle-même, qui avait été transportée par la main des prêtres dans les souterrains de l'Initiation. »

Le docteur s'arrêta comme troublé.

• Les serments qu'on nous faisait jurer, reprit-il, étaient tellement solennels, la violation de ces serments entraînait des peines si effroyables, que j'hésite encore, après plusieurs existences successives, à trahir les secrets de notre Ordre. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'Eurydice n'était point morte, au moment où elle fut descendue dans le tombeau des Etrangers ; elle était seulement évanouie. Le venin du serpent, qui l'avait mordue au talon, avait pour propriété de verser dans le sang un sommeil et un engourdissement léthargique. Cet état

présentait aux yeux les mieux exercés toutes les apparences d'une mort réelle. Mais les prêtres d'Égypte, par la connaissance qu'ils avaient acquise depuis plusieurs siècles de leur climat, étaient les premiers médecins de la terre. Ils possédaient surtout, contre la blessure des différents reptiles, des remèdes occultes dont la vertu était infaillible. A l'aide de frictions énergiques, ils rappelèrent la chaleur et la vie sur les membres glacés de la jeune femme. Eurydice mena quelque temps une vie très-douce, parmi les femmes des prêtres, dans cet endroit ouvert à la lumière du jour, qu'on nommait les Champs-Élysées. Ignorante du sort réservé à son mari, elle charmait les ennuis de cette séparation par les agréments dont on jouissait dans une retraite si paisible. Cependant les prêtres qui s'étaient servis, comme nous l'avons vu, d'un amour inconsolable, pour attirer Orphée dans les profondeurs de l'Initiation, découvrirent bientôt par l'étude attentive de son caractère, qu'il était faible et voluptueux, comme la plupart des poëtes. Ils craignirent que l'attrait d'une vie molle n'étouffât chez lui le don inappréhensible des vers. Ces hommes sévères avaient pour principe de sacrifier constamment la nature à la société. En imposant à Orphée une dernière épreuve, qui passait peut-être ses forces, ils avaient tout concerté pour le cas où il viendrait à faillir. Je les soupçonne même d'avoir fait boire d'avance à Eurydice une de ces liqueurs narcotiques, d'un effet si puissant entre leurs mains, que de tels breuvages plongeaient au bout de quelques heures les personnes délicates, dans un pâle sommeil, voisin de la mort. — C'est ainsi qu'Orphée, après sa faute, ne trouva plus devant ses yeux qu'une femme prête à s'évanouir.

Je termine, en quelques mots, l'histoire de cet amant malheureux. Exilé de ville en ville par l'exès de sa douleur, il in-

stitua pourtant en Grèce les mystères de Cérès Éleusine. Ces mystères sont visiblement imités des cérémonies qu'Orphée avait vu pratiquer dans l'Initiation isiaque. La tristesse de ces anciens rites est une suite de l'humeur noire des Égyptiens; Orphée y ajouta sa mélancolie propre et une doctrine particulière sur la nature des dieux. Plus tard, les hiérophantes grecs firent de grands changements à cette institution qui dégénéra comme toutes les autres. Avec le temps, les Initiations perdirent le caractère sombre et dur qu'elles avaient à l'origine; les mystères où elles conduisaient ne furent plus tenus si secrets, et la lumière se répandit sur le monde à travers les fentes du bosomeau.

Cependant, Orphée ne pouvait ni vaincre ni adoucir son tourment; il se retira de nouveau en Thrace, sur les bords déserts du Strymon. Le caractère âpre de ces rocs et de ces antres glacés convenait à sa douleur rigide. La triste conformité d'une telle nature avec son âme désolée lui inspira de l'amitié pour ces lieux sauvages. Il trouva aussi quelque soulagement à son chagrin dans la poésie, où il excella si fort, que l'écho de ses chants survit encore à la perte totale de ses vers. La souffrance lui fit découvrir des notes profondes et stridentes, qu'il avait sans doute dans le cœur, mais qu'il ne s'était point révélées à lui-même. La privation, en doublant la valeur réelle des objets, donne aux sentiments et aux désirs une puissance infinie. Aussi la Providence, qui a fait les poëtes pour chanter, les réduit-elle le plus souvent à des épreuves douloureuses, en leur refusant tous les biens réels et imaginaires. Elle n'en agit si rudement à leur égard que par respect et par amour de leurs talents, qui s'énerveraient dans le bonheur. La grappe foulée dans le pressoir verse le jus qui réjouit l'homme; le grain broyé sous la meule donne la nourriture de chaque jour: de même

les beaux vers, qui sont l'ambroisie des connaisseurs, ont-ils besoin d'être préparés par des angoisses morales. L'âme du poète est comme la chicorée sauvage, qui, privée d'air et de jour au fond des caves, comprimée sous une rude couche de sable, trouve encore moyen de croître, et revêt alors une couleur délicate qui plaît à l'œil.

De là vient que les poètes ne sont généralement pas heureux en amour : — Permettez-moi à ce sujet, mesdames, une digression qui me semble un des chapitres les plus intéressants de l'histoire du cœur humain.

Les maîtres de la lyre passent généralement dans le monde pour des hommes à bonnes fortunes ; or, mon avis est, qu'ils sont au contraire pour la plupart fort maltraités des femmes. Leur seuil, qu'on se figure assailli nuit et jour par de pâles colombes blessées au cœur, est, au contraire, le plus abandonné qui soit au monde ; leur valet de chambre n'aurait que faire d'être eunuque ; leur table a beau être chargée de *Bouquets à Chloris ou à Daphné*, ce sont là des fleurs qu'on voit se faner et vieillir chez eux sans qu'une blanche main les cueille. L'amour est la terre promise des poètes ; comme Moïse, ils la chantent, ils la poursuivent, ils la voient du haut de la colline, mais ils n'y entrent pas.

Si quelqu'un pourtant devait être aimé, c'est le poète, sans contredit, ce prêtre de la forme et de l'esprit, ce dieu qui peut rendre immortel le sujet de sa passion. Comment se fait-il que les choses se passent tout autrement depuis des temps fort anciens ? Ceux qui, parmi les Grecs, ont le mieux chanté Cythérée, la blonde déesse, et son divin fils, le dieu Érôs, le petit enfant à la flèche, en ont tous été fort mal récompensés. Les poètes érotiques que le lecteur bénévole se figure, sur quelques vains

récits, couchés toute leur vie dans des lits de pourpre teinte deux fois, avec une ceinture de deux bras blancs et polis autour du cou, n'ont jamais obtenu que des faveurs vulgaires et achetées à prix d'or. Anacréon, le poète de Théos, qui, les tempes humides et couronnées d'ache, les cheveux noirs mi-bouclés, la barbe taillée, parfumée et onctueuse, la coupe d'or pleine de vin de Lesbos ou de Schio sur sa table, chantait en s'accompagnant de sa petite lyre d'ivoire à sept cordes, un hymne, à la colombe ou à l'amour, mourut sans avoir séduit aucune honnête femme de son temps. Nous ne comptons pas, en effet, les beautés qu'il eut comme esclaves à prix d'argent, et que tout autre, sans être poète érotique, Ionien et melliflu eût pu se procurer aussi bien qu'Anacréon de Théos. Mais, nulle fille d'Athènes, de Corinthe ou de Crète, où les filles étaient blanches, ne vint à lui librement; et parmi les deux ou trois cents beautés dont il fut très-amoureux, le poète oublie, et pour cause, de nous dire le nom de la femme qui l'aima.

Euripide, le plus tendre des tragiques grecs, épousa deux femmes à la fois, sans doute, dans la crainte d'en manquer. — Toutes les deux l'abandonnèrent pour d'autres hommes. Il s'en vengea par de longues déclamations contre le sexe, où perce l'âcreté d'un amour aigri et tourné en haine. Ses deux femmes venaient assister aux représentations dramatiques du poète et applaudissaient, je les ai vues, pour montrer leurs mains qui étaient blanches.

Horace, chez lequel j'ai fait de très-bons dîners dans sa petite maison de campagne, à Tusculum, désespérant des dames romaines, ne s'adressa guère qu'à des courtisanes où à des affranchies, et encore en fut-il fort maltraité. Pyrrha le laissa

pour un jeune garçon mieux parfumé que lui. Lydie lui préféra Téléphe, qui avait le cou rose et les bras blancs comme la cire. Glycère se montra intractable malgré les sacrifices, les serments et les beaux vers que le poète lui fit. Chloé le fuyait, comme une jeune biche qui sent le souffle du lion. Myrtale, l'affranchie, avait pour lui l'humeur plus mobile, plus irritable et plus tempétueuse que la mer adriatique. Lycoris, qu'Horace aimait pour son petit front lisse et poli, le repoussait en vue de Cyrus, qui était laid. Barine lui faisait chaque soir, au bord du Tibre, de beaux serments, où elle attestait les astres; mais ces serments, elle les oubliait le jour, lorsque ces mêmes astres étaient couchés. Lycée le laissait dans la rue en proie à la pluie, à la neige et aux sarcasmes des passants, polir de ses baisers un seuil fort dur, et conjurer avec larmes, une porte inexorable. Lydé, belle et farouche, s'éloignait comme une jeune cavale à son approche, quoique l'infortuné Flaccus eût souvent demandé à Mercure de beaux vers pour la dompter, et que Mercure ne les eût point refusés, au contraire. Néobule le dédaignait pour le jeune Hébrus, un cavalier frotté d'huile, qui se baignait tout en sueur dans l'eau du Tibre. Galatée le quitta, malgré ses prières pour un long voyage sur l'Océan. Phryné, l'affranchie, qui ne voulait pas se contenter d'un amant, lui torturait le cœur, *nec uno contenta Phryne macerat*, et l'empêchait de finir des vers promis à Mécène. Néère, la belle paresseuse aux longs cheveux, feignait d'avoir oublié l'amour juré à Horace, une nuit au bord de l'Anio. Phylis, à qui le chansonnier latin offre dans ses vers son vin d'Albe de neuf feuilles, ses lierres à faire des couronnes, l'ombre de son Tibur, un autel paré de verveine et rougi du sang d'un agneau, une maison pleine d'esclaves, de meubles et d'argenterie, Phylis, à

qui Horace écrivait : « Vous serez la dernière des femmes que j'aurai aimées ! » était charmée d'un autre jeune romain, qui la dédaignait, et demeurait sourde aux avances du poète.

Vous voyez déjà, mesdames, par ce dénombrement de beautés rebelles, mercenaires ou infidèles dont se compose le sérail d'Horace, que le grand lyrique n'était pas plus triomphant qu'un autre aux doux combats du cœur. Nous devons pourtant déclarer que comme la plupart des poètes, Horace n'était pas très-difficile en amour. N'engage-t-il pas Phocéus à épouser une esclave, sous prétexte qu'une fille qui a des bras, une figure, et des jambes faites au tour, *brachia et vultum teretesque seras*, ne peut manquer d'être noble ou de l'avoir été.

Horace, s'il faut l'en croire, avait cependant obtenu, *une fois*, gratuitement et pour lui-même les faveurs de la rapace Cinara, une affranchie ; aussi, faut-il voir avec quels transports le poète en parle à Vénus, et comme il déplore la fin prématurée de cette *bonne* fille, qui s'était contentée de vers, monnaie fort creuse, à laquelle les autres courtisanes faisaient, comme nous venons de le voir, un médiocre accueil. Cette Cinara était, en effet, un vrai prodige que le poète a eu grande raison d'embaumer dans ses belles strophes, quoiqu'en vérité elle lui ait accordé ce qu'elle accordait à bien d'autres.

La Corinne qu'Ovide a rendue si célèbre, était, selon que j'en ai ouï dire, la fille de l'empereur Auguste. Cet amour mal placé devint la source de tous ses malheurs. Il fut banni de Rome, comme on sait, et s'en alla écrire sous le ciel de Thrace, ses *Tristes*, élégies brumeuses et touchantes, où l'auteur s'écrie à tout propos : « Oh ! pourquoi ai-je vu ce que je n'aurais pas dû voir ? » *vu* et rien de plus.

Virgile était naturellement timide et mélancolique, deux

qualités qui réussissent très-peu auprès des femmes ; ajoutez à cela un teint sauve, une tournure rustique, une parole lente, un œil chassieux, et vous comprendrez aisément qu'il ait été surnommé, à bon droit, *la Vierge de l'Italie*.

Lesbie, la pleureuse au moineau, l'amante de Catulle, était une affranchie qu'il entretenait, et qui lui préféra tour à tour Lesbius, Quintius, Gellius et quelques autres. Le poète l'aimait pourtant de tout cœur. Il est vrai qu'elle était très-blanche, et qu'elle avait à elle seule, s'il faut en croire Catulle, toute la beauté des autres femmes. Il ne lui restait plus pour être heureux que de s'en faire aimer ; ses épigrammes à ses amis montrent assez qu'il n'y pût jamais réussir. Il la menaça plusieurs fois de la quitter : Lesbie n'en tint aucun compte ; ses jolis yeux pouvaient bien rougir et se gonfler de larmes pour la mort d'un passereau, mais non pour la perte d'un amant, surtout d'un amant poète.

Tibulle aima successivement Délie, Némésis, Néère et Sulpicia..., faute de trouver dans aucune d'entr'elles un cœur où s'arrêter. Délie avait une jambe mignonne et des bras de l'ivoire le plus fin, mais elle était nonchalante en amour. Elle perdait son temps à toutes sortes de soins étrangers, quoique le poète lui ait souvent dit qu'il fallait se hâter et que les plus belles roses se fanaient comme les autres fleurs. Elle le quitta pour un autre Romain qui était riche. Némésis, affolée d'éméraudes, de perles et de pourpre de Tyr, lui rendait les jours et les nuits amers. Néère, la fille aux longs cheveux, lui faisait maudire le plus perfide des sexes : *O crudele genus !* Enfin, le poète demande quelque part aux dieux des oreilles fermées avec de la cire, comme celles des compagnons d'Ulysse, pour ne point entendre les bruits qui couraient à Rome sur la conduite de

Sulpicia, sa dernière maîtresse. Horace l'engage quelque part à prendre son parti des rebuts d'une certaine Glycère. Cette créature lui préférail Cyrus, un rival plus jeune que Catulle. Les raisons qu'Horace donne à son ami pour le consoler, sont que Vénus aime à se jouer des mortels, et que lui-même n'est guère plus heureux auprès de l'affranchie Myrtale, toujours récalcitrante et inexorable. Glycère avait tout ce qu'il faut pour plaire à un Romain, les doigts allongés, le front petit et mince, les yeux légèrement arrondis, la chevelure d'un blond doré et tournant au roux. — Les anciens ne pensaient pas tout-à-fait comme nous sur la beauté des femmes.

Properc et Gallus sont connus par leurs amours malheureux envers l'affranchie Cynthia et pour la comédienne Cythérise ; ils se consumaient l'un et l'autre en soupirs inutiles, tandis que Catilina et les autres vauriens de Rome vivaient avec les premières dames de la république.

Dans la fable même, Apollon, le plus beau des dieux, le maître de la poésie et des beaux arts, fut de tous les immortels le plus maltraité en fait d'amour ; tout ce qu'il touchait de ses mains et de ses lèvres divines se métamorphosait sur-le-champ en olivier ; allégorie très-ingénieuse et fort transparente, qui veut dire que les femmes les plus belles et les plus tendres se montrent presque toujours de bois pour les poëtes.

Peut-être la Providence a-t-elle une intention, en faisant ainsi souffrir les poëtes par le côté où ils sont le plus sensibles. Elle craint sans doute qu'ils ne viennent à s'endormir dans une passion heureuse et qu'ils ne perdent alors en jeux, en caresses, en folles causeries les trésors de sentiment qu'ils mettent dans leurs vers. On ne dit bien que ce qu'on ne possède pas entièrement. La poésie est un désir inquiet vers l'impossible

et l'idéal, un rêve qui ne saurait se joindre à son objet, une lèvre altérée et avide qui ne rencontre jamais les bords de la coupe — sinon pour s'y couper.

Anacréon de Théos cessa de célébrer le vin, les banquets et les femmes, du jour où le tyran Polycrate lui eut fait don de cent talents d'or ; aussi vint-il les rapporter à son bienfaiteur comme un présent funeste, qui tuait la gaieté et un don plus précieux, celui des vers. Il en est de même de l'amour : si les poètes le rencontraient jamais sur la terre, ils y perdraient leur voix, — comme il arrive aux rossignols quand ils ont touché les rigueurs de leur compagne. Qui sait ? peut-être que ces chantres muets viendraient alors se plaindre à Dieu de ses faveurs. « Reprenez, lui diraient-ils, reprenez mon bonheur et me laissez mes chants ! »

Je reviens à Orphée.

Le caractère du véritable amour est d'exclure du cœur humain toutes les affections du même ordre ; il élève tellement au-dessus de la nature, que grâce à lui, un sexe n'est plus rien pour l'autre. Orphée errait seul dans les glaces de la Scythie, le long des bords du Tanaïs, et dans les campagnes voisines des monts Riphées éternellement couverts de neige. Tout au souvenir de sa chère Eurydice, il accusait les faveurs vaines des prêtres d'Isis. Cependant, les femmes de cette contrée ne pouvaient souffrir qu'Orphée se montrât insensible à leurs charmes. Irritées de sa froideur et de ses dédains, elles conspirèrent sa perte. Il n'y a pas de plus grande injure aux yeux de certaines femmes que l'indifférence qu'on montre pour leur personne. Ces malheureuses prirent le temps des fêtes nocturnes, célébrées en l'honneur de Bacchus, pour exercer leur vengeance. Elles eurent beau le mettre en pièces, elles ne

purent écarter de ses lèvres déjà froides le nom qu'il avait dans le cœur. « Eurydice, Eurydice », répétait-il encore. L'Ebre roula sa tête. Ses membres blancs comme la neige furent semés dans les campagnes voisines. Ainsi mourut, victime de sa fidélité, le plus tendre et le plus harmonieux des amants.

La réputation d'Orphée valut à Eurydice l'honneur de revivre dans les monuments de la mythologie grecque. Elle devint un mythe, un emblème. La statue d'Eurydice blessée au talon est une figure du sort de la femme dans les sociétés anciennes. Par le serpent, la plupart des cabalistes entendaient effectivement représenter la tyrannie du vieux monde. Cette amante célèbre, enlevée à l'amour de son mari et à la liberté pour une légère désobéissance, symbolise une idée qui se rencontre dans toutes les vieilles théogonies, — Eurydice, c'est l'Ève payenne.

Ne vous étonnez pas, si j'appuie sur le sens de ces allégories, conservées dans la mémoire de tous les peuples ; faire l'histoire de l'amour, c'est écrire le roman de l'humanité.

VI.

« Puisque vous êtes sur le chapitre de l'Égypte, dit le lendemain une des jeunes habituées du club, que ne nous racontez-vous l'histoire de Cléopâtre ?

Le docteur mystérieux se frotta le front, comme pour chercher ses souvenir :

— Je vous avoue, répondit-il, que ma mémoire se trouve ici en défaut. Au moment où cette Cléopâtre régnait dans toute sa puissance, mon âme était dans les limbes qui s'essayait à re-

naître. J'en étais alors à ma douzième incarnation. Quand je revins sur la terre cette reine était sur le point d'en sortir. Je pourrais bien vous raconter son histoire en fouillant dans mes lectures ; mais, c'est une méthode qui ne me convient guère ; car la plupart des historiens dénaturent ce qu'ils racontent. J'aime mieux dire ce que j'ai vu ou me taire.

Le *Club des Exaltés* se vit donc menacé, ce soir-là, du silence le plus désastreux.

Nulle ne paraissait aussi contrariée de ce silence que dona Florès. C'était une brune, donc la peau semblait dorée, et qui avait une figure en manière d'Ibis.

— N'auriez-vous pas au moins, reprit-elle, une bague, un bracelet, quelque chose enfin qui ait appartenu à cette reine d'Égypte ? cela vous remettrait peut-être sur la trace de son histoire.

— Si fait, dit le docteur, en ouvrant son médailler, vaste reliquaire, dans lequel tous les personnages de l'antiquité étaient reproduits ; voici son portrait.

Il y eut un mouvement de surprise et d'incrédulité.

— Cléopâtre ? ça !

— Cela même, dit le docteur. C'est la seule médaille qui existe d'elle¹, et je puis vous en garantir l'authenticité.

— Mais elle n'était point jolie.

— Quel nez !

— La drôle de figure pointue !

— Je n'ai jamais vu de type qui soit moins dans nos mœurs.

— Si je ne craignais de vous faire injure, dona Florès, je dirais qu'elle vous ressemble.

¹ Par quel hasard cette médaille est-elle maintenant à la Bibliothèque du roi ?